

---

# Thierry Hesse

## Démon

---

**Éditeur :** Éditions de l'Olivier

---

**Parution :** août 2009

---

**Responsable cessions de droits :**

Martine Heissat

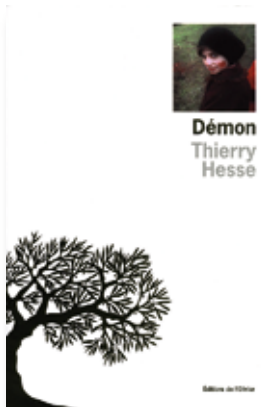
mheissat@seuil.com



©Thierry Normand/Éditions de l'Olivier

**BIOGRAPHIE** Thierry Hesse vit à Metz, où il enseigne la philosophie.

**PUBLICATIONS** Aux éditions Champ Vallon : *Jura*, 2005 ; *Le Cimetière américain*, 2003 (prix Robert-Walser).



Les familles perdent toujours les guerres. Pierre Rotko le sait bien, lui qui en tant que grand reporter a sillonné la corne de l'Afrique. Ce sentiment de défaite, il l'éprouve personnellement quand son père lui confie, après des années de silence, l'histoire de sa propre famille : le destin de ses parents, Franz et Elena, des juifs russes assassinés par les nazis, son exil en 1953, et tous les malheurs communs aux êtres pris dans la tourmente de la guerre. Pierre sait alors qu'une page de sa vie, la page du silence et du déni, s'est définitivement

tournée. Il quitte travail et amie, entreprend des recherches, pour qu'enfin son histoire lui appartienne. C'est dans cette fièvre que son démon se manifeste. Veut-il connaître la vie avec la peur ? Avec la mort ? C'est bien ce que Pierre cherche : faire lui-même l'expérience des abandonnés de l'Histoire. Et c'est à Grozny que Pierre se rend. Parce que Grozny est une ville en guerre, qui, dans une Tchétchénie écrasée une fois de plus sous la botte russe, se révèle tragiquement parfaite pour faire l'expérience de la désolation.

## Prologue

Ce matin, vers 4 heures, j'ai été réveillé par le soldat de dix-neuf ans qui occupe la chambre d'en face. Il gémissait. Lors d'une patrouille dans la région de N'Djamena, au Tchad, il a heurté une mine. Un vieux modèle fabriqué par Matra Armement, a regretté Richir. Depuis qu'on m'a rapatrié au Val-de-Grâce, il est mon chirurgien et s'efforce de sauver ma jambe.

Les plaintes du jeune soldat étaient entrecoupées de grognements lugubres. Richir, il y a huit jours, l'a amputé des pieds, et hier le blessé a reçu la visite d'un capitaine, envoyé, je suppose, par les services du ministère. J'ai vu passer devant ma porte un piquet droit et sec, vêtu d'un uniforme aux plis irréprochables. Il a dû se planter à côté du soldat, le temps de l'informer de ses futures prothèses, de sa pension, de son retour dans le civil. Que peut dire un piquet ? Je me demande si Matra fabrique aussi des prothèses. Ses cuisses, sa rate et son intestin grêle ont été également perforés. D'après Marie-Agnès, qui a changé tout à l'heure mes pansements, il pleure dans son sommeil. Sûrement qu'il rêve de sa dernière patrouille.

Parfois je rêve aussi de ma dernière journée en Tchétchénie.

Merab, mon chauffeur géorgien, avait choisi pour moi le quartier Mitchourine. Faubourg situé au nord-est de Grozny, c'est ici que vivent les Maïbek. Merab a fait leur connaissance lorsque son père et lui, après la première guerre, sont venus réparer des voitures. Quand nous sommes arrivés, la nuit descendait sur la ville. Ahmad et Zarima Maïbek voulaient bien m'héberger. Un journaliste est une espèce rare à Grozny. Ils ont accepté mes cadeaux (des conserves,

un rasoir électrique et une montre), refusé mon argent. L'appartement, dans un petit immeuble au fond d'une rue, avait souffert mais restait habitable. Les gros dégâts datent de la deuxième guerre, m'a dit Ahmad.

Vitres pulvérisées. Façades en flammes. Torrents de fumées brunes. Débris propulsés dans les airs. Corps déchiquetés. Amas de chairs. Dégoulinades de sang. Fin novembre 1999, alors qu'en Tchétchénie la deuxième guerre avait seulement trois mois, Mitchourine n'était plus Mitchourine. Tout le faubourg ou presque de Grozny s'était mué en un magma d'énormes blocs noirâtres, hérissés de barres métalliques et rouillées et de moignons de bois sous des nuages gonflés de crasse et de poussière. Au-delà du faubourg, c'est Grozny tout entière qui avait subi le même sort. Un sort que l'on pouvait comparer à celui de nombreuses villes allemandes devenues, après les raids anglo-américains des années 1942-45, d'immenses champs de ruines. Des villes où la quantité de gravats divisée par le nombre d'habitants se chiffrait à plusieurs dizaines de mètres cubes : plus de trente mètres cubes à Cologne, plus de quarante à Dresde... Même si à Dresde et à Grozny agresseurs et victimes ne se ressemblaient pas, c'était le même spectacle de fin du monde.

Après ces attaques aériennes, seuls deux ou trois dizaines de bâtiments avaient tenu. Peu de familles étaient restées. *Des gens vivent ici*, lisait-on sur la porte d'un immeuble à côté de celui des Maïbek, mais la plupart, entre les pilonnages, s'étaient enfuis au nord, en direction de l'Ingouchie, sinon avaient tenté de s'échapper au sud, vers les monts du Caucase.

En décembre 1999, à quelques rues du logement des Maïbek, un régiment de chars de l'armée russe avait été la cible d'un commando de *boïviki* nichés dans les ruines alentour. Après des heures d'une bataille acharnée qui avait abouti à la retraite du régiment, les *boïviki* avaient tué près de cent soldats fédéraux, changé en compote de ferraille une dizaine de blindés. Les corps ensanglantés des Russes pourrissent sur place jusqu'au lendemain matin. Pendant la nuit, des meutes de chiens déambulèrent parmi les chars carbonisés, grignotant là une oreille de tankiste, ici une main ou la moitié d'un bras. Maintenant les Russes avaient pris l'habitude d'abattre tous les chiens qu'ils croisaient. Ils en avaient supprimé des milliers, disait-on. On découvrait régulièrement leurs restes un peu partout en ville, quoique le nombre de cadavres canins demeurât largement inférieur à celui des humains.

*Boïviki* est le nom donné par les Russes aux combattants tchéchènes. Terme péjoratif, plus proche de racailles que de résistants. Les Russes disent aussi « Tchèques » ou bien « culs noirs », voire « Juifs », pour désigner les peuples du Caucase, et beaucoup pensent, à l'instar du général-lieutenant Chamanov, ancien commandant en chef de la 58<sup>e</sup> armée qui s'est dépensée à Grozny sans compter, que les Tchétchènes sont les pires des crapules.

Sur place pendant six semaines, je n'ai pas vu combattre, ni reçu de bombes sur la tête, mais j'étais dans la guerre – comme on dit : dans la nuit. Souvent

j'ai entendu des tirs, des explosions, je suis tombé sur des cadavres, j'ai deviné l'angoisse de gens abandonnés. J'ai pris des photos et des notes. Parfois je rappe-  
lais que c'était mon travail. Les Maïbek le croyaient, et probablement était-ce  
mieux. Le premier soir, Ahmad avait demandé à sa femme Zarima de nous  
servir du thé et des gâteaux au miel. Tous deux voulaient que je raconte Paris,  
la France. Nous étions quatre à table : Ahmad, Merab et moi, et puis Zeinap,  
la « femme-renard », qui bientôt habiterait mes pensées. Après les phrases  
d'accueil, les formules attendues, nos échanges ont été laconiques. Pas seule-  
ment à cause de la langue. Le vieil Ahmad multipliait les gestes d'hospitalité,  
se montrait agréable, mais rien n'était normal, léger. Comment aurait-il pu  
en être autrement ? Je savais par Merab qu'ils n'avaient plus leurs deux gar-  
çons : Timour, le cadet, et Djokhar, l'aîné. Le premier, tué, le second, porté  
disparu. Personne n'y fit même allusion. Le jour où l'on invite un étranger,  
on tait sa peine. Le journaliste pouvait parler de la brutalité des Russes, d'une  
capitale détruite, d'un peuple décimé, en essayant de sensibiliser les opinions  
occidentales, mais Timour et Djokhar, c'était leur histoire à eux, leur douleur  
secrète. Et cependant : n'étais-je pas venu pour elle ? Non pas pour alerter  
les opinions ou les consciences, mais pour cette douleur secrète, justement.  
Une idée me hantait : que les familles perdent toujours la guerre. Et cette idée  
m'avait entraîné jusqu'ici. Quand s'ouvrent les jours de liesse sur les avenues  
illuminées, que les vainqueurs sont acclamés sous les drapeaux, que les chefs  
politiques péorent aux tribunes, que les foules s'étreignent et s'embrassent, les  
familles pleurent en se souvenant de ceux qu'elles ont perdus, et se renferment  
dans leur tristesse.

Le 27 janvier 2002, il n'était pas encore midi quand j'ai surpris derrière le dépôt  
d'autobus une colonne de blindés. Sur l'ex-avenue Lénine, trois femmes, la tête  
enveloppée d'un foulard, et munies de longues tiges métalliques, fouillaient  
les décombres de la poste. Elles y cherchaient des planches sèches et pas trop  
lourdes pouvant servir de combustible. J'étais en train de les photographier  
quand j'ai entendu les moteurs. J'ai traversé l'avenue, contourné un grand  
trou qui avait englouti la moitié du trottoir, commencé à gravir les décombres.  
Ceux-ci formaient un monticule d'environ dix mètres, enduit de cette pellicule  
grise et légèrement collante qui recouvrait la ville – non seulement les maisons  
et les rues (ou ce qu'il en restait), mais aussi les flaques d'eau, les monceaux  
d'ordures ménagères, les carcasses de voitures, les dépouilles d'animaux, les  
fruits et les légumes vendus à la sauvette sur de petits étals. Un panneau de bois  
peint qui devait être une porte s'est brisé sous mon poids, j'ai tâché d'éviter  
des plaques de verre coupant, puis j'ai atteint le mur arrière de l'ancien édi-  
fice, il était presque intact, et j'ai grimpé sur une plate-forme assez épaisse de  
quelques mètres carrés en forme de pièce de puzzle, dernier vestige du plan-  
cher du premier étage ; je m'y suis accroupi avant de reconnaître à moins d'un

kilomètre en direction de l'ouest cinq ou six chars, probablement des T-90, suivis de deux camions transportant des soldats. Ils avançaient vers nous. J'ai fait un geste à l'intention des femmes. Elles ont levé la tête, échangé quelques mots, puis, sans même m'adresser la parole, quitté les éboulis en détalant dans une ruelle. Le soleil à cette heure était tiède et or pâle. J'avais néanmoins l'impression que la colonne sortait d'un brouillard en haillons où se mêlaient la cendre et l'eau et la poussière. Elle progressait dans ce brouillard et s'immobilisait tous les cent mètres. À chaque station, un groupe de trois soldats, le cou rentré dans les épaules et un fusil en main, sautait des véhicules et se faufilait quelque part. À l'entrée de l'avenue, la colonne a stoppé.

Ce matin-là, j'ai eu soudain très peur. C'était la première fois que j'éprouvais ce sentiment en Tchétchénie. Seulement cette peur, ce n'était pas pour moi. J'avais peur pour Zeinap, pour sa sœur et sa mère, pour les Maïbek aussi, pour ces familles qui m'évoquaient la mienne.

J'allais pourtant recevoir plusieurs balles dans la jambe.

Ce soir, en regardant par la fenêtre de ma chambre, j'observe dans la cour de jeunes hommes au buste d'athlète. Ils ont parfois un bras en moins et ils avancent avec difficulté dans un fauteuil ou à l'aide de prothèses. De mon côté, je suis revenu à la case départ : Paris-Grozny-Paris. Une dizaine de stations de métro me séparent de mon domicile, une petite demi-heure à pied de celui de mon père. Depuis qu'il s'est tué, je n'y suis pas retourné. Lorsque j'en serai capable, que je pousserai la porte de son appartement pour le vider pièce après pièce, sans doute que j'irai mieux. Pour le moment, je vais écrire l'histoire de ma famille. Avant, pendant, après la guerre qui a détruit l'Europe et la moitié du monde il y a environ soixante ans. Cette guerre qui m'a conduit en Tchétchénie afin qu'à présent cette histoire m'appartienne.